

Avant-propos

« Risquons une formule radicale : par la simple tentative de lire, je me trouve déjà au bord de l'institution analytique, au bord de ce qu'une école peut supporter. » Cette formulation, qui fut choisie par Michael Turnheim en 1999 lors de la crise de l'école psychanalytique à laquelle il appartenait encore, constitue d'abord le témoignage d'une subjectivité issue d'un tel conflit – mais elle est aussi beaucoup plus que cela: quelque chose du bord de la psychanalyse elle-même est ici mis en jeu et trouve, dans le terme de « lire », une demeure provisoire. Le nom de « psychanalyse » marque sans doute un tissu complexe et hétérogène, fait de théorie et de pratique, d'institution autonome et de communauté, de science et de poésie, voire de vie et de mort – autant d'éléments laissant apparaître des dichotomies plus ou moins grossières que la psychanalyse tend à fondre et à renforcer en même temps, les rendant plus complexes encore. Mais « psychanalyse » renvoie aussi aux luttes censées rendre possible qu'un réseau de liens aussi contradictoires – contradictoires en eux-mêmes – puisse se maintenir et permettre à des sujets singuliers de s'y maintenir. « Lire », en revanche, veut dire porter l'attention aux modes à la fois contingents et nécessaires qu'ont de tels liens de se faire et de se défaire, et dont un sujet est affecté ou séparé. La « radicalité » de la formule citée se trouve donc dans le fait qu'elle touche, d'une manière radicale, à la fois au destin d'un sujet singulier articulant un tel discours et aux questions qui s'imposent constamment sur les fondements de la psychanalyse et de ce qui en elle travaille en marge d'elle-même.

Esthétique, raison scientifique ou philosophique, histoire – c'est par ces trois éléments qu'on peut probablement le mieux caractériser les déterminants à partir desquels Michael Turnheim a articulé et modulé les questions cliniques, institutionnelles et théoriques, ainsi que ses réponses. Il le fit à sa manière, contingente, mais d'une contingence qu'il chercha pourtant à affirmer, tout en faisant en sorte qu'elle conserve justement par là-même sa nécessité universalisante : « Le savoir analytique, écrivit-il, se distingue de celui de la science par un traitement particulier de la contingence. » Et le nom qu'il donna à ce « traitement » fut souvent celui de « lecture », qu'il envisageait dans un rapport énigmatique avec cet événement central, dans la vie comme en

psychanalyse, qu'est le deuil, au même titre que « Walter Benjamin, par exemple [...]. Selon lui, lire serait plutôt lié à la question du deuil. » L'énigme de ce « lire » l'amena vers des champs en lisière de la psychanalyse, comme il amène certains des essais qui suivent, au-delà du deuil. Au-delà du deuil, mais non pas au-delà de la lecture – à moins que « lecture » ne soit lu justement comme ce regard qui, constamment rivé sur ce qu'il y a devant soi, l'a déjà laissé derrière soi, étant passé au-delà, sans y être simplement passé, et même passé un peu au-delà du lien entre lecture et deuil. Le premier texte de ce recueil, l'essai précédemment cité de Michael Turnheim sur « Amour, lecture et institution » est une réflexion quasi programmatique à propos du bord de l'institution analytique et par là, de façon implicite, sur les questions d'une « psychanalyse d'aujourd'hui ».

Les contributions suivantes reprennent ces questions, chacune à leur manière. Elles entrent dans un double rapport avec, d'une part les réponses singulières de Michael Turnheim, mort en 2009, et de l'autre avec les réponses, aspirant à une certaine universalité, qu'elles peuvent provoquer. Ces essais furent présentés lors d'un colloque organisé en janvier 2011 à Vienne, consacré à la fois à la mémoire de l'ami et collègue disparu, à l'affaire de la psychanalyse avec la raison, ainsi qu'aux lectures de son Autre, comme l'évoque le titre du dernier livre de Turnheim, *Dormir avec la raison*.

Franz Kaltenbeck, dans son analyse de la phase du développement de Turnheim durant laquelle celui-ci découvrit l'œuvre de Jacques Derrida, montre quelques-unes des conséquences qu'a un tel changement sur les problèmes cliniques, théoriques et institutionnels de la psychanalyse ; il donne ainsi un contexte aux questions que les travaux de Michael Turnheim font naître. C'est de manières diverses et variées que s'articulent de telles questions: Klaus Ebner le fait avec un regard sur la « stratégie de lecture » en traitant la différence entre une manière soit « introjectante », soit « incorporante » de lire ; Francis Capron détecte dans la lettre l'altérité de la raison, laquelle peut être rendue « lisible » par la mise en relation, à la suite de Turnheim, du deuil et de la lecture ; Susanne Gottlob rappelle le danger que constitue le fait d'éliminer les contradictions inhérentes à une théorie en faisant allusion au *capricho* de Goya, *El sueño de la razón produce monstruos*.

Convertir le sommeil *de la raison* en sommeil *avec la raison*, voilà ce que Turnheim fit comme pari en misant sur la pensée même, surtout après la découverte de l'inconscient par Freud. Stéphane Habib (avec Lévinas et Derrida), Joseph Cohen (avec Hegel et Derrida) et Eva Laquière-Waniek (avec Kristeva et Abraham/Torok) développent des pensées sur une « ratio autre », à partir des travaux de Michael Turnheim ou en constellation avec ceux-ci, en vue d'une histoire de l'impossibilité au-delà du principe de contradiction (Habib), en affirmant la hantise par une « spectralité » en tant que racine commune à la folie et à la raison (Cohen) ou encore en se basant sur la crypte comme concept fondamental d'une critique de discours (Laquière-Waniek).

Dans l'entremêlement complexe de la pratique et de la théorie, qui constitue le « corps » de la psychanalyse, insister sur l'enjeu de la lecture ne peut rester sans effet clinique. Michael Meyer zum Wischen rend manifestes de tels effets, en prenant comme point de départ la thèse de Turnheim selon laquelle l'autisme constitue une réponse à « la violence originale du langage » pour élaborer un paradigme clinique à partir du cas et de la cure d'une analysante n'ayant jamais prononcé un seul mot jusqu'à l'âge de cinq ans ; Regula Schindler rapproche les travaux de Turnheim sur « l'incroyance dans la psychose » d'un cas de paranoïaque, pour ensuite tisser un lien avec le théorème lacanien classique de « la forclusion du Nom-du-Père » ; Olaf Knellessen, suivant, à l'aide du concept de sublimation, la trace qui mène chez Turnheim de la psychanalyse à l'esthétique, présente une définition de la sublimation en tant que « subjectivation de la mort » ; Marcus Coelen déploie les références que Turnheim a faites à l'aporie, à l'absence d'œuvre et au double effet qu'a « l'apparition des guillemets » sur la limite de l'interprétation, et ce, en vue d'une critique et clinique du singulier.

La lecture, par le jeu constant du déplacement, nous renvoie « au-delà », sans qu'un lieu de transcendance puisse être fixé : Michel Bousseyroux, par une lecture de *L'instant de ma mort* de Maurice Blanchot, indique que le sommeil de la raison turnheimien pourrait se « trouver » dans l'« *ouvertude* » (*Erschlossenheit*) de l'être-là, pris en tant qu' « inconscient réel » ; c'est d'un travail inachevé, entrepris en commun sur le jazz, et le rapport d'Adorno à l'improvisation, ainsi que de son amitié pour Michael Turnheim, que Hubert Damisch porte témoignage, en concluant sur la question non encore décidée de

l'histoire de la psychanalyse ; c'est en nouant les textes de Bousseyroux et de Damisch que Claude Léger fait référence à des travaux communs qu'il avait entrepris avec Turnheim sur la théorie des tresses et des nœuds ; René Major part d'une remarque de Derrida selon laquelle la mort de l'autre ne consigne pas simplement l'absence de celui-ci, mais désigne aussi la « fin du monde en tant que totalité singulière », et il dessine ainsi le paradoxe du nom de l'objet perdu pour exposer le deuil en tant qu'aporie, retracant les espaces logiques et existentiels où le deuil ne peut justement pas « être » ce qu'il nomme.

Les interventions ont, à quelques détails près, conservé le ton et la forme qu'elles avaient lorsqu'elles ont été présentées à Vienne en janvier 2011. Pour cette raison, elles sont publiées ici dans leur langue d'origine.

Font exception, outre des notes biographiques, les deux articles de Michael Turnheim restés jusqu'à présent inédits, soit en langue allemande – c'est le cas de « Amour, lecture et institution » –, soit en langue française pour ce qui est de l'étude sur « Jacques Lacan. Une présentation de son œuvre », étude lucide proposant à la fois un aperçu global et un positionnement subtilement critique.

Une bibliographie exhaustive des écrits de Michael Turnheim se trouve ajoutée à ce recueil.

Vorwort

»Wagen wir eine radikale Formulierung: Durch den schlchten Versuch zu lesen, befindet ich mich schon am Rand der analytischen Institution, am Rand dessen, was eine Schule ertragen kann.« Diese Formulierung, die Michael Turnheim 1999 für eine Auseinandersetzung mit der psychoanalytischen Schule wählte, der er damals noch angehörte, ist zunächst das Dokument einer subjektiven Stimme innerhalb einer solchen Auseinandersetzung – dann jedoch viel mehr und anderes: etwas vom Rand der Psychoanalyse selbst kommt hier in Bewegung und findet im Term »Lesen« einen Aufenthalt. Unzweifelhaft markiert »Psychoanalyse« nicht nur ein komplexes Geflecht von Theorie und Praxis, autonomer Institution und Gesellschaft, Wissenschaft und Dichtung, gar Leben und Tod – alles mehr oder weniger grobe Dichotomien, die zu lösen und zugleich zu verkomplizieren sie sich bemüht –, sondern auch das Ringen darum, genau solche widersprüchlichen und selbstwidersprüchlichen Verknüpfungen aufrechtzuerhalten und Einzelnen zu ermöglichen, sie zu ertragen. »Lesen« hingegen meint die Wendung auf die sowohl kontingenzen als auch notwendigen Weisen, in denen solche Verknüpfungen überhaupt entstehen und vergehen, und in denen ein Subjekt von ihnen affiziert und getrennt wird. Das »Radikale« einer solchen »Formulierung« liegt somit darin, dass sie sowohl auf radikale Weise das Schicksal eines Einzelnen, der solches formuliert, als auch die stets erneut grundlegenden Fragen der Psychoanalyse und dessen, was in ihr an ihrem Rand arbeitet, betrifft.

Ästhetik, wissenschaftliche oder philosophische Vernunft, Geschichte und Klinik – diese vier Elemente markieren wohl am ehesten die Determinanten, mit und ausgehend von denen Turnheim klinische, institutionelle und theoretische Fragen und Antworten artikulierte und modulierte. Er tat es – wie auch nicht – auf seine kontingente Weise, die er aber ebenso kontingent und doch in ihrer allgemeinen Notwendigkeit zu affirmieren suchte: »Das analytische Wissen unterscheidet sich von dem der Wissenschaft durch einen besonderen Umgang mit der Kontingenz« schreibt er, und er gab diesem »Umgang« immer wieder den Namen des Lesens. Er sah es in rätselhafter Verbindung zu einem zentralen Geschehen in Leben und Psychoanalyse: der Trauer, wie »Walter Benjamin zum Beispiel [...]. Laut Benjamin ist Lesen eher mit

der Frage der Trauer verbunden.« Das Rätsel dieses Lesens führte ihn in die Bereiche am Rande der Psychoanalyse, wie es manch einen der hier folgenden Beiträge jenseits der Trauer führt. Jenseits der Trauer aber nicht jenseits der Lektüre – oder eher »Lektüre« als das gelesen, was stets schon, ganz hier, ganz genau bei dem, was es vor sich hat, genau das hinter sich gelassen, über es hinaus, auch über die Verbindung von Lesen und Trauer hinaus gegangen ist. Der erste Text des Bandes, der bereits zitierte Aufsatz Michael Turnheims zu »Liebe, Lektüre und Institution«, ist eine geradezu programmatische Auseinandersetzung mit dem Rand der psychoanalytischen Institution und damit auf implizite Weise mit den Herausforderungen der Psychoanalyse heute.

Die folgenden Beiträge knüpfen auf verschiedene Weise an diese Herausforderungen an. Sie nehmen den doppelten Bezug zu den singulären Antworten des 2009 verstorbenen Michael Turnheim einerseits auf, sowie andererseits die auf Allgemeinheit ziellenden Fragen, die in diesen Herausforderungen liegen; sie gehen zurück auf ein im Januar 2011 in Wien ausgerichtetes Symposium, das sich in ebenfalls doppelter Weise sowohl der Erinnerung an den verstorbenen Freund und Kollegen widmete, als auch der Affäre der Psychoanalyse mit der Vernunft und den Lektüren ihres Anderen, wie sie in Turnheims letztem Titel *Mit der Vernunft schlafen* angedeutet ist.

Mit einer Untersuchung jener Phase in Turnheims Entwicklung, in der er das Werk Jacques Derridas für sich entdeckt, gibt Franz Kaltenbeck sowohl einen Ausblick auf die Konsequenzen einer solchen Wende für klinische, theoretische und institutionelle Probleme der Psychoanalyse, als auch eine Einführung in die Fragen, die sich so aus dem Werk Michael Turnheims ergeben. Diese Fragen konkretisieren sich vielfach: Klaus Ebner tut es mit dem Blick auf eine »Lesestrategie« und geht dazu Turnheims Unterscheidung zwischen »introjizierendem« und »einverleibenden« Lesen nach; Francis Capron detektiert die Alterität der Vernunft im Buchstaben, den man im Unbewussten »lesbar« machen kann, wenn man, wie Turnheim, das Lesen mit der Trauer verbindet; Susanne Gottlob unterstreicht die Mahnung, Widersprüche innerhalb einer Theorie nicht zu eliminieren, mit Bezugnahme auf jenen Monster gebärenden Schlaf des berühmten *Capricho* des Francisco de Goya.

Den Schlaf *der Vernunft* in einen Schlaf *mit* ihr zu drehen, war Michael Turnheims Wette auf das Denken auch, oder besonders, nach der Entdeckung des Unbewussten. Ausgehend von Turnheims Arbeiten oder in Konstellation mit diesen entwickeln Stéphane Habib (mit Lévinas und Derrida), Joseph Cohen (mit Hegel und Derrida) und Eva Laquière-Waniek (mit Kristeva und Abraham/Torok) Elemente einer »anderen Ratio«, die von der Psychoanalyse in eine Geschichte der Unmöglichkeit jenseits des Prinzips des Widerspruchs (Habib), zur Bejahung der Heimsuchung durch die Spektralität als gemeinsamer Wurzel von Wahnsinn und Vernunft (Cohen) und zur Krypta als Grundlage einer Diskurskritik (Laquière-Waniek) führen.

Im komplexen Geflecht von Theorie und Praxis, das die Psychoanalyse ausmacht, kann der besondere Einsatz des Lesens und der Schrift die Klinik nicht unberührt lassen. Diesen Effekten geht, ausgehend von Turnheims These, dass der Autismus eine Antwort auf »die ursprüngliche Gewalt der Sprache« sei, Michael Meyer zum Wischen für den paradigmatischen Fall einer Analysantin nach, die bis ins Alter von fünf Jahren nicht gesprochen hat; Regula Schindler nähert Turnheims Arbeit zum »Unglauben« in der Psychose einem Fall von Paranoia an und wendet sie zurück auf das klassische Lacan'sche Theorem von der »Verwerfung des Namens-des-Vaters«; Olaf Knellessen, der mit Hilfe des Sublimierungsbegriffs die Spur aufnimmt, die bei Turnheim von der Psychoanalyse zur Ästhetik führt, definiert die Sublimierung als »Subjektivierung des Todes«; Marcus Coelen öffnet Turnheims Hinweise zu Aporie, Werkabwesenheit und dem zweifachen Effekt des »Auftauchens von Anführungszeichen« auf die Grenze der Deutung im Versuch einer Kritik und Klinik des Einzelnen.

Lesen, das stets verrückt, schickt einen »jenseits«, ohne den Ort einer Transzendenz fixieren zu können: Michel Bousseyroux deutet, mittels einer Lektüre von Maurice Blanchots *Der Augenblick meines Todes*, an, wie sich der Schlaf mit der Vernunft Turnheims in der »Erschlossenheit« des Daseins, verstanden als »reales Unbewusstes«, wiederfinden könnte; von einer unabgeschlossenen gemeinsamen Arbeit zu Jazz, Improvisation und Adorno, sowie seiner Freundschaft zu Turnheim legt Hubert Damisch Zeugnis ab und öffnet es auf die unentschiedene Frage nach einer Geschichte der Psychoanalyse; Claude Léger verknüpft die Texte von Bousseyroux und Damisch mit Verweisen auf Arbeiten zur Theorie der Knoten und Zöpfen, die ihn

mit Michael Turnheim verband; ausgehend von einer Bemerkung Derridas, der zufolge der Tod des Anderen nicht einfach seine Abwesenheit besiegt, sondern auch »das Ende der Welt als einzigartiger Totalität«, zeichnet René Major das Paradox der Benennung des verlorenen Objekts nach und exponiert die Trauer als ihre Aporie, wo diese nicht ist, was sie heißt.

Die Beiträge sind in ihrem Ton und Umfang weitestgehend so verblieben, wie sie auf dem Wiener Symposium vorgetragen wurden. Aus gleichem Grund sind die Texte auch jeweils in ihrer originalen »Einsprachigkeit« belassen. Die Ausnahme hierzu bilden neben einer biographischen Notiz die beiden Aufsätze Turnheims, die auf Deutsch – *Liebe, Lektüre und Institution* – oder Französisch – die sehr klare, zugleich Überblick gebende und subtil kritisch positionierende Studie *Jacques Lacan. Eine Darstellung seines Werkes* – unveröffentlicht waren. Eine umfassende Bibliographie Turnheims ist der Textsammlung angefügt.